



NOUVELLE REVUE

THÉOLOGIQUE

90 N° 3 1968

Eucharistie et mémoire

Bernard FAIVRE (s.j.)

p. 278 - 290

<https://www.nrt.be/fr/articles/eucharistie-et-memoire-1421>

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Eucharistie et mémoire

Nous voudrions dans cet essai définir la place à nos yeux importante de la mémoire dans le sacrement de l'Eucharistie. Nous avons choisi pour angle d'approche le problème si souvent discuté de l'actualisation, à la messe, de la Passion et de la Résurrection du Seigneur. Ce problème nous semble se poser aujourd'hui avec la même acuité. Il s'agit en effet de concilier deux affirmations de l'Eglise ; d'une part que le Christ est mort une fois pour toutes et qu'il est entré une fois pour toutes dans le sanctuaire ... nous ayant acquis une rédemption éternelle (*Hb* 9, 12) d'autre part qu'à la messe est offert un sacrifice véritable et authentique, que le Christ y est contenu et immolé de manière non sanglante et qu'il ne s'agit pas là d'une simple commémoration du sacrifice accompli à la Croix (concile de Trente, 22^e session).

Entre ces deux pôles, la pensée théologique oscille. Ou bien on tend à respecter l'unicité du sacrifice de la Croix et l'on réduit la messe à une simple offrande qui se réfère d'une manière assez lointaine et mystérieuse à la Passion-Résurrection. Ou bien l'on s'efforce de rendre compte de l'actualisation de la Croix, on répète que les chrétiens venant à la messe sont aussi réellement présents au pied de la Croix, que le fut la Vierge Marie, et, bien que l'on ne cherche plus dans les rites mêmes de la messe des traces d'immolation, on cherche à faire réapparaître à la messe l'action même du Christ mourant et ressuscitant pour le salut du monde.

On pourrait envisager encore cette question sous l'angle de la multiplicité temporelle. Comment la multiplicité des messes, tout en nous donnant la réalité d'un sacrifice, ne fait-elle pas nombre avec l'unique Sacrifice ? Il est étonnant que saint Thomas, si attentif à souligner l'unité du corps du Christ sous la multiplicité *spatiale* des espèces (*Sumit unus, sumunt mille*), ne se soit pas arrêté à la multiplicité de l'action sacrificielle dans le temps et se soit contenté de reprendre les expressions traditionnelles du mémorial (*sub sacramento mirabili Passionis tuae memoriam reliquisti*).

Pour résoudre cette antinomie, le Père de Montcheuil¹ a bien montré que la relation de la messe au sacrifice du Christ était d'ordre sacramentel : la messe est le signe sensible et efficace du sacrifice du Seigneur. Elle nous rassemble mystérieusement autour de la Croix.

1. Y. DE MONTCHEUIL, *Mélanges théologiques*, Paris, 1946. L'unité du sacrifice et du sacrement dans l'Eucharistie.

Elle ne fait pas nombre avec la Croix puisqu'elle a précisément pour but de nous mettre en relation avec elle.

Mais il nous semble que l'on pourrait encore approfondir cette relation mystérieuse et sacramentelle, et faire apparaître ce que l'on pourrait appeler la Présence réelle du sacrifice du Seigneur.

Pour atteindre ce but, il faut renoncer définitivement à extraire l'événement de son contexte historique et à le faire venir jusqu'à nous. Par contre le mouvement inverse semble parfaitement possible ; au lieu que ce soit l'événement qui vienne à nous, c'est nous qui allons à l'événement, qui nous y rendons présents. Le mouvement par lequel nous rejoignons un événement du passé s'appelle la mémoire. C'est donc par la mémoire que nous rejoignons le sacrifice du Seigneur. A nous en tenir là, nous risquerions de tomber sous les anathèmes du concile de Trente qui rejette toute réduction de la messe à une simple commémoration. Mais si nous montrons — et tel est bien notre but — qu'à la messe l'action du Christ prêtre fait que notre mémoire participe à l'éternité divine et que ce qui était simple mémoire devient *présence*, nous croyons pouvoir retrouver la formule, toute traditionnelle, qui voit dans la messe le Mémorial de la Passion du Seigneur. En d'autres termes nous voudrions établir une équivalence entre présence sacramentelle et mémoire du sacrifice du Seigneur.

I. — La mémoire : essai d'anthropologie chrétienne

On nous permettra d'insister d'abord sur deux aspects de la mémoire, qui, dans une anthropologie chrétienne, nous paraissent essentiels. Ils nous permettront de mieux faire ressortir ensuite notre conception de l'Eucharistie.

A. *Mémoire de l'homme, reflet de l'éternité de Dieu.*

La condition temporelle de l'homme peut être présentée sous deux aspects, l'un négatif, l'autre positif. Négativement l'homme est en exil, livré à la multiplicité de l'espace et du temps, soumis à une rude ascèse : l'instant efface l'instant. On connaît les exclamations de Bossuet : « Qu'est-ce que cent ans, qu'est-ce que mille ans, puisqu'un seul instant les efface ». L'homme est sans cesse dépossédé de ce qu'il a de plus cher et les vœux du poète « O temps, suspends ton vol » n'y peuvent rien. On ne ressuscite pas le passé.

On peut toutefois porter un regard positif sur la condition de l'homme dans le temps. Quelque chose en lui surmonte le temps et c'est son esprit qui n'est jamais totalement immergé dans le multiple et l'instantané. Le temps de l'homme est inséparable de la durée. Que

nous écoutions un morceau de musique ou que nous menions un raisonnement, notre esprit ne cesse de recoudre et de renouer entre eux les instants dispersés. Bergson a bien montré comment la durée formait le tissu indéchirable de la conscience. On se souvient des reproches qu'il adressait à ceux qui « traitent la succession comme une coexistence manquée et la durée comme une privation d'éternité ² ».

Bien qu'il n'en ait, semble-t-il, jamais traité directement, le Père Teilhard accepterait sans doute que, dans la description qu'il donne de la naissance de l'esprit, où l'on voit la matière qui s'invertit et se replie sur elle-même, la mémoire apparaisse comme les premières spirales de cet enroulement. L'œuvre même du Père n'est-elle pas un gigantesque effort de mémoire pour ressaisir d'un seul regard tout le passé du monde ; elle manifeste bien l'action unifiante de l'esprit qui se souvient.

Entre le temps des choses et l'éternité de Dieu, il y a le temps de l'homme. A mi-chemin entre deux, l'homme participe de l'un et des autres et il n'est pas faux de dire que la mémoire, par quoi l'homme surmonte la multiplicité temporelle, est un certain reflet de l'Eternité Divine. L'éternité, c'est l'idéal et la perfection de la mémoire, c'est la victoire totale sur le temps ; c'est le pouvoir de tenir, de « posséder » — comme dit Boèce — tous les instants sans en laisser échapper aucun. C'est, pour le moins, être réellement présent à la totalité du temps.

On ne peut traiter de la mémoire, moins encore de la mémoire comme reflet de l'éternité, sans revenir à saint Augustin. Les *Confessions* comportent un véritable hymne à la mémoire : « Elle est grande cette puissance de la mémoire, excessivement grande, mon Dieu. C'est un sanctuaire vaste et sans limite. Qui en a touché le fond ? » (X, 8, 5). Il parle ailleurs de sa mémoire comme d'un palais « *in aula ingenti memoriae meae* ».

Ce qui frappe dans la pensée de saint Augustin, c'est qu'il considère rarement la mémoire d'une manière statique. Il y voit certes l'image de Dieu ; avec l'intelligence et la volonté, elle forme un faisceau, qui sert de point de comparaison à la Trinité ³. Mais Augustin est surtout préoccupé du devenir de la mémoire : « plus elle tend à ce qui est éternel, plus elle reçoit sa forme d'image de Dieu » (*De Trin.*, X, 11, 7, 10). Même dans l'âme du pécheur, la mémoire ne peut jamais s'aliéner totalement dans la vanité et la multiplicité,

2. H. BERGSON, *La pensée et le mouvant*, 2^e éd., p. 17. On a pu parler en l'homme d'une « durée substantielle ».

3. Cette trinité apparaît sous deux formes : dans la *memoria sui*, où l'âme se souvient d'elle-même, se comprend et s'aime et dans la *memoria Dei*, où l'âme se souvient de son Créateur, le comprend et l'aime. *De Trin.*, XIV, 13 cité par J. GUIRON, *Le temps et l'éternité chez Plotin et saint Augustin*, p. 256.

mais combien il est préférable que la mémoire tende à son accomplissement en Dieu. Image par nature, elle devient en effet, par grâce, participation à l'éternité de Dieu. Le sens de l'existence temporelle est l'effort vers l'éternité par la médiation du Christ.

Dans l'ordre existentiel du salut⁴, il y a donc continuité pour saint Augustin entre mémoire et éternité. Tout progrès de la mémoire est une approche de l'éternité. La mémoire est déjà une anticipation de l'éternité et on peut dire qu'il y a analogie intrinsèque de l'une à l'autre. L'éternité est l'*analogatum princeps* de la mémoire.

B. Mémoire et présence

Grâce à l'analogie de l'éternité, nous pouvons maintenant faire apparaître un second aspect : de même que l'éternité est présence totale à tous les instants de l'histoire, de même, mais à un degré moindre, la mémoire est, elle aussi, présence. Saint Augustin nous conduit déjà dans cette direction lorsqu'il répond positivement à la question « Y a-t-il aussi mémoire des choses présentes ? » ... « quand il s'agit de cette présence de l'âme à elle-même, on peut sans absurdité appeler mémoire la faculté qui permet à l'âme d'être présente à elle-même » (*De Trin.*, XIV, 11).

Se souvenir c'est faire acte de présence à soi-même, aux autres, à Dieu, aux événements. On aurait tort certes de vouloir trop forcer la différence entre la présence matérielle et la présence spirituelle ; être présent de corps et être présent d'esprit sont deux choses qui s'appellent. Montrons toutefois brièvement que, pour qu'il y ait présence véritablement humaine et spirituelle, la mémoire est une condition bien souvent nécessaire, parfois même suffisante.

Il y a des événements qui ne débordent pas l'instant ; disons que ce sont les événements insignifiants de notre existence ; ils croisent notre vie, mais on n'ose dire qu'il y ait présence, rencontre. A peine un événement prend-il quelque place dans notre vie, il déborde aussitôt l'instant. Il arrive que nous le préparions ; une fête, une naissance, un voyage ; mais le plus souvent il retentit longuement en nous et il n'est pas rare que nous vivions plus intensément cet événement, que nous y soyons davantage présents après coup. Ayant franchi un passage à niveau non gardé quelques secondes avant le passage d'un train, je vis bien davantage l'événement, j'y suis infiniment plus présent par le souvenir qu'au moment où, inconscient du danger, je m'engageais sur la voie. L'histoire est faite de ces prises de conscience rétrospectives, l'histoire du salut particulièrement. Certains événements eurent tant d'importance, et changèrent tellement la face du

4. Sur le plan humain la mémoire implique un vœu d'éternité ou tout au moins de victoire assurée sur le temps.

monde qu'ils n'ont pas cessé de retentir dans la conscience de l'humanité⁵.

Il est sûr que l'on vit rarement un événement important aussi intensément qu'il devrait être vécu ; c'est le rôle de la mémoire que de nous y ramener, de nous y rendre présents, de nous permettre d'y participer réellement et d'y jouer notre rôle. Notons à ce sujet l'expérience du péché : c'est lorsqu'il fait pénitence et se repent, que le pécheur devient véritablement présent à son péché : « mon péché est toujours devant moi » ; au moment de le commettre au contraire, il s'efforçait de se rendre absent à son mal, de lui tourner le dos pour ainsi dire et de ne pas le regarder en face. Le rôle de la prière, en ce qui concerne les événements de notre salut, est de nous ramener ainsi sur les traces des dons de Dieu, de faire revivre l'événement, de faire qu'il ne soit pas mort pour nous. Dans les Exercices spirituels, saint Ignace de Loyola indique comme premier temps à toute méditation le souvenir. Il faut se remémorer l'événement, de la façon la plus concrète qui soit, s'y rendre pour ainsi dire présent. Dans l'exercice de la contemplation, il insiste pour que l'on se reporte, « comme si je m'y trouvais présent », à un événement tel que la nativité. Le but de la prière est donc de revivre l'événement, de s'y rendre présent et actif pour en recueillir toute la substance et le message. Saint Ignace insiste même beaucoup sur la répétition. Il y a une fréquentation de l'événement qui nous permet de le rendre plus proche encore ; et ce n'est pas pour y assister passivement, mais pour s'y intégrer, pour entrer en résonance et en communion avec cet événement.

Saint Ignace ne fait d'ailleurs que reprendre une des formes de prières les plus fréquentes de l'Ancien Testament : « Souviens-toi, Israël ». Tous les hauts faits de Dieu étaient confiés à la mémoire du peuple. « Pour la Bible, se rappeler (*zkr*) ce n'est pas cultiver une image, c'est faire surgir une réalité toujours cachée et toujours présente⁶ ». La mémoire priante d'Israël vise à actualiser l'événement. Le psaume 110 (H : 111) nous montre Dieu lui-même attentif à laisser des traces de ses œuvres — et tout particulièrement de la Pâque et de l'Alliance — dans la mémoire de son peuple : « il laisse un mémorial de ses merveilles — il se souvient de son Alliance pour toujours ».

Si la mémoire nous permet de coller davantage à l'événement, elle joue un rôle plus important encore lorsqu'il s'agit de nous rendre présents à nous-mêmes. L'homme ne devient vraiment lui-même et

5. Les grands hommes vivent souvent davantage dans la mémoire des hommes qu'ils ne furent présents à la conscience de leurs contemporains (Socrate, Mozart, Teilhard de Chardin ...).

6. Paul BEAUCHAMP, *Le Message Biblique*, dans *Christus*, n° 53, p. 35.

ne communie à sa propre durée que par la mémoire. L'homme dispersé, aliéné est celui qui est incapable de nouer ensemble les moments de sa propre existence ; il faut d'ailleurs reconnaître que bien des conditions de vie actuelle entretiennent cette aliénation. Certes Dieu seul est tout entier présent à lui-même. L'homme n'est jamais entièrement à ce qu'il fait, à ce qu'il est. Mais il peut, laborieusement, se recueillir, se rassembler et se rendre à soi-même ; sa mémoire le rend ainsi à lui-même en le faisant coïncider avec sa propre durée. C'est sans doute au besoin qu'a l'homme de se retrouver lui-même, que correspond une certaine forme d'art proche de la contemplation, telle que la tragédie antique. Chacun y retrouvait un reflet de son propre destin. La *Katharsis*, la purification, qui s'en dégageait, tenait sans doute à ce que pendant quelques heures l'homme s'était retrouvé, avait rejoint sa propre unité, bien souvent disloquée par la ligne trop brisée de son existence⁷. Le mythe permet également à l'homme de ressaisir d'une manière existentielle les éléments épars de sa propre durée.

Présent à lui-même parce que capable de souvenir, l'homme ne peut se rendre présent aux autres, qui sont d'autres lui-mêmes, que grâce à ce même souvenir. Se rendre présent à l'autre, c'est se rendre présent à tout ce qu'il est, à sa durée, à son histoire. La communion entre deux êtres ne peut pratiquement jamais s'établir dans l'instant. L'échec trop fréquent de l'amour humain nous en fournirait la preuve par l'absurde. La mémoire est bien la condition et la forme de la présence aux autres. Un être cher nous est saisi à travers toute sa durée. L'attachement d'un enfant à ses parents est lourd de tout un passé d'affection, dont le souvenir lui révèle peu à peu les dimensions. Sous forme de parabole, Saint-Exupéry a bien décrit cette approche des êtres qui lentement s'apprivoisent⁸ ; c'est lorsqu'une image s'est lentement imprimée dans un esprit que les liens se créent et que les êtres adhèrent et communient l'un à l'autre. Mais la rencontre d'un instant ne crée pas la véritable communion. Dans ce compartiment de chemin de fer je suis autrement présent à l'ami que j'ai quitté hier, qu'à mes voisins d'une heure.

Si la mémoire est chose nécessaire pour me rendre présent à l'événement, aux autres et à moi-même, elle est presque le seul moyen dont l'homme dispose pour rejoindre Dieu. Dieu qui surplombe les hommes de toute son éternité ne se laisse en fait rejoindre que dans le souvenir. Nous l'avons vu, pour Dieu, se souvenir c'est équivalentement se rendre présent, de sorte que l'homme qui se souvient ne fait que rejoindre l'éternel présent de Dieu. Le présent n'ayant pas

7. Certaines méthodes de psychanalyse emploient la reviviscence des événements passés pour reconstituer l'unité psychique et rendre le patient à lui-même.

8. A. DE SAINT-EXUPÉRY, *Le petit Prince*.

d'épaisseur et l'avenir échappant à ses prises, l'homme ne peut saisir un peu de l'éternité que dans le passé et le souvenir. L'homme exilé dans le temps garde par la mémoire contact avec l'éternité. Elle est pour lui comme un cordon ombilical qui le relie à son origine. Et c'est par ce canal que Dieu veut aussi le rejoindre. La mémoire est l'échelle de Jacob qui va de l'homme à Dieu, du temps à l'éternité.

Aussi bien la Bible nous montre-t-elle Dieu se manifestant dans le souvenir et refusant d'être saisi dans l'instant : « Nul ne peut me voir et vivre ». C'est après son passage, que l'homme découvre la trace de Dieu. Dieu ne se révèle que par le miroir du souvenir, que réfléchi dans la mémoire des hommes. « Tu me verras de dos », répond-il à Moïse désirant contempler son visage. L'évangile est plein de la présence que l'on peut qualifier de « stupide » des apôtres ; c'est dans le souvenir que le Seigneur leur apparaîtra et qu'ils pourront lui être vraiment présents. Le Seigneur est là, mais moi je n'y suis pas, ou quasi jamais. Ce n'est que dans le souvenir, comme les disciples d'Emmaüs, que je peux le découvrir⁹. Cela manifeste d'ailleurs la priorité de l'action de Dieu et sa transcendance ; il nous devance toujours de quelques pas et il reste toujours à venir. La foi, n'est-ce pas de croire précisément à la présence toujours précédente et prévenante de Dieu et l'épreuve de la foi de respecter cette priorité et de lui céder le pas jusque dans l'événement lui-même ?

Résumons-nous : la mémoire peut être considérée, au moins dans l'ordre de la grâce, comme participation à l'Eternité Divine ; à ce titre elle est susceptible d'être élevée peu à peu, par grâce, à cette éternité et l'on retrouve en elle, mais à un degré moindre, la caractéristique de l'éternité qu'est la présence.

II. — Mémoire et présence du sacrifice du Seigneur

Partant de l'éternité de Dieu, nous nous efforcerons maintenant de faire apparaître le lien qui rattache le sacrifice de la Croix et celui de la messe. Nous montrerons ensuite comment dans le sacrement de l'Eucharistie, les chrétiens sont invités à participer à cette mémoire éternelle de Dieu.

A. De Dieu qui voit à l'Eglise qui se souvient.

Être éternel, avons-nous dit, c'est être présent simultanément à tous les instants de l'histoire. Dieu, qui est l'Eternel, est donc présent simultanément à la messe que j'offre en 1968 et au sacrifice de la

9. Nous renvoyons à un sermon de Newman : le Christ manifesté dedans le souvenir (NEWMAN, *Douze sermons sur le Christ*, traduits par Pierre Leyris, L.U.F., Fribourg, 1949). Cfr VAN DEN BUSSCHE, *L'attente de la grande révélation dans le quatrième évangile*, dans *N.R.Th.*, 1953, pp. 1009-1019.

Croix. Il surplombe de toute son éternité, et de sa Présence infinie, toutes les périodes de l'histoire et il accueille éternellement avec le sacrifice de son Fils celui que lui offrent de génération en génération tous les hommes entraînés dans le sillage du Premier-Né. A la Croix, sous ses yeux, les hommes de tous les temps et de tous les lieux confluèrent déjà vers son Fils et lui offraient déjà l'Unique Sacrifice ; lorsqu'au matin de Pâques il le faisait Maître et Seigneur, déjà l'humanité rachetée, l'Eglise de tous les temps, se trouvait à ses yeux rassemblée autour de son chef.

Comment mémoire et éternité sont-elles à la fois distinctes et associées dans le Verbe incarné, pleinement homme et pleinement Dieu ? La réponse est malaisée. Une chose est certaine, c'est que la mémoire du Christ participe aussi pleinement qu'il est possible à son éternité et préfigure la participation qui doit être celle des hommes.

Lorsque, la veille de sa Passion, il prit du pain, le bénit, le donna à ses apôtres en disant : « ceci est mon corps livré pour vous » et qu'il fit de même avec le vin disant : « ceci est mon sang livré pour vous », le Christ était déjà présent à sa Passion rédemptrice. N'avait-il pas dit et répété à ses apôtres qu'il lui fallait s'en aller à Jérusalem, y souffrir beaucoup de la part des anciens et des scribes, être mis à mort et le troisième jour ressusciter (*Mt* 16, 21) ? Et la coupe qui allait provoquer la sueur de sang n'était-elle pas déjà là sous ses yeux ?

Il y était présent de la manière dont, nous dit saint Augustin, on peut être le spectateur de soi-même en même temps que l'acteur. Et c'est cette Passion que le Seigneur offrait à son Père au cours de la première messe de l'histoire. Dans toutes les autres messes au cours desquelles, comme l'affirme le concile de Trente, le Christ demeure prêtre et victime, il continue de nouer dans sa mémoire divinisée chacune des messes au Sacrifice de la Croix.

Tant du côté du sacrificateur, de la victime ou de celui à qui elle est offerte, le lien est donc très étroit entre la messe et la Croix. Telle est la structure de base et ce qui garantit à l'Eglise la permanence du sacrifice du Seigneur à travers les âges. Mais on ne peut s'en tenir là, car le but du Christ instituant son sacrifice fut précisément de permettre à son Eglise et à tous les hommes de s'associer et de participer à son sacrifice. Il nous faut donc rechercher comment s'accomplit cette participation et de quelle manière l'Eglise au cours de la messe communie à la Passion et à la Résurrection du Seigneur.

Pour nous faire une vue exacte de cette participation, il nous faut considérer d'abord l'Eglise, épouse du Christ, régénérée par lui, lavée par lui dans l'eau du baptême et voir dans la messe la « rencontre au sommet » par laquelle le Christ s'unit à son épouse pour « lui donner la paix, la protéger, la rassembler et la gouverner ». Le Christ **à en effet voulu son Eglise, il l'a fondée solidement sur Pierre, et**

il lui a donné avec son Esprit une structure sacramentaire, de sorte qu'elle peut être comparée au sein maternel¹⁰ et que c'est en elle, et en elle seule, que se nouent toutes nos relations avec Dieu. A la messe, même célébrée par un prêtre seul, toute l'Eglise est présente, rassemblée par le jeu des mémotos : l'Eglise du ciel : « *communicantes et memoriam venerantes* », l'Eglise souffrante « *memento ... omnibus in Christo quiescentibus* », et l'Eglise de la terre ; de la base au sommet, ceux qui offrent, ceux pour qui l'on offre.

A cette Eglise ainsi rassemblée et structurée autour du prêtre, le Christ lui-même se rend présent avec son corps, son sang, tout lui-même. Ressuscité, entré dans l'éternité, il surplombe assez l'espace pour se rendre présent à la fois à quelque point que ce soit ; dès le soir de sa Résurrection, il se rendait déjà présent, toutes portes closes, à ses apôtres. Mais la rencontre serait bien pauvre si le Christ qui se rend présent n'était pas saisi dans toute sa dimension historique, si cette rencontre n'impliquait pas la présence de toute sa vie et surtout de sa Passion et de sa Résurrection. Comment l'Eglise, épouse du Christ, ne garderait-elle pas une mémoire très vive du don qu'il lui fit de sa vie. Cela n'est possible que si le Christ fait participer son Epouse à sa mémoire divinisée. C'est l'œuvre de l'Esprit.

L'Esprit, qui est l'âme de l'Eglise, en est particulièrement la mémoire. Il est peut-être d'ailleurs la seule réponse au problème posé au début de ce siècle par le modernisme et tout récemment par le structuralisme. Par delà toutes les diachronies et les discontinuités, il garde l'Eglise fidèle et présente à elle-même et à son Seigneur. Urs von Balthasar dit joliment que le Saint-Esprit rafraîchit quotidiennement la mémoire de l'Eglise et la remplit de manière renouvelée de toute vérité, paraphrasant ainsi le discours après la Cène : « le Paraclet vous enseignera tout et vous rappellera tout ce que je vous ai dit » (Jn 15, 26). C'est lui qui donne à l'Eglise, lors de la rencontre de l'Eucharistie, de se souvenir, de se rendre présente à l'événement essentiel de son histoire¹¹. Lorsqu'elle accomplit l'ordre du Seigneur, l'Esprit, qui est la force sacramentelle des paroles du Christ, donne à l'Epouse une mémoire efficace, il la rend véritablement présente au Christ de l'histoire, au Christ passant de ce monde à son Père.

B. Mémoire et sacrement

Comment le Christ a-t-il donné concrètement à son Eglise le pouvoir de rejoindre sa Passion rédemptrice ? C'est ce que nous voudrions examiner plus en détail.

10. « *Cujus in Sinu renati per gratiam tuam, lacte verbi pascimur ...* » (Préface de la Dédicace).

11. La Vierge Marie est évidemment le symbole de l'Eglise qui se souvient. Voir J. GUILLET, *Marie gardait toutes ces paroles dans son cœur, dans Christus*, juillet 1954, pp. 50-58.

Il nous semble que l'on prête généralement trop d'attention à la matière de l'Eucharistie, les espèces du pain et du vin, aux dépens de la forme, constituée par les paroles et l'action qu'elles expriment, puisque aussi bien le sacrement, œuvre divine, accomplit ce qu'il annonce. L'action du Seigneur, c'est de présenter à ses apôtres en nourriture, de leur rendre présent son corps « *livré pour vous* », son sang « *versé pour vous* ». Au moment de la Cène, seul le Christ était capable de voir dans l'avenir le sacrifice pourtant tout proche qu'il allait consommer à la Croix. Mais il donne un ordre à ses apôtres, dont ils se souviendront dès la prochaine eucharistie : « Faites ceci en mémoire de moi ». On limiterait grandement la portée de ces paroles, si l'on y voyait seulement l'ordre de réitérer la Cène. Saint Thomas, et toute l'Eglise avec lui, parle du « mémorial de la Passion ». Saint Paul d'ailleurs reprenant les paroles du Seigneur : « ceci faites-le, chaque fois que vous boirez, en mémoire de moi », les avait commentées ainsi : « Car chaque fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez cette coupe, vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne » (1 Co 11, 25-26)¹². Le Christ, croyons-nous, a donné à son Eglise l'ordre et donc le pouvoir non seulement de se rendre présents son corps et son sang d'une manière spatiale mais aussi de se rendre présente à son sacrifice d'une manière temporelle, de se rendre présente à son corps *livré pour nous*, à son sang *versé pour nous*.

Une habitude de pensée nous a accoutumés à la présence réelle spatiale du Seigneur. Nous aurions plus de peine à réaliser que nous sommes effectivement rendus présents dans l'Esprit au Sacrifice du Seigneur ; l'analogie du sacrement de pénitence peut nous y aider : la grâce de Dieu, dans ce sacrement, suscite et rend efficaces les actes du pénitent ; c'est le Christ, dans l'Eglise, qui attire le pécheur et lui donne la force de se repentir et de retrouver efficacement l'amitié de Dieu. Ainsi en va-t-il à la messe : dans l'Eglise qui nous rassemble, nous sommes invités à rejoindre par le souvenir et nous rejoignons réellement par l'Esprit le sommet de notre histoire, la Passion-Résurrection du Seigneur.

La mémoire fait donc partie intégrante du sacrement de l'Eucharistie ; il ne peut y avoir de consécration valable, s'il n'y a pas la volonté d'accomplir ce que fait l'Eglise, c'est-à-dire d'associer à la présence concrète, spatiale, du Seigneur le souvenir efficace de son existence historique et de sa Pâque. C'est pourquoi l'Eglise n'admet pas la validité de ces cas extrêmes — et affligeants — d'un prêtre consacrant des pains ou un tonneau de vin, sans l'intention de rejoindre la Passion du Seigneur.

12. La liturgie nous fait dire : « faisant mémoire de la Passion, etc. » et non pas « faisant mémoire de la Cène ».

Il faut encore remarquer que la présence réelle spatiale du Christ tient lieu de ce que l'on pourrait appeler le mémorial, c'est-à-dire l'objet concret, localisé, qui provoque l'activité de la mémoire. De la même manière, la présence visible d'un être cher me permet d'être mieux présent à toute sa personne, à toute sa durée. Pour aviver encore notre mémoire, le Seigneur a voulu nous présenter son sang versé ; ce sang, nous ne pouvons guère le rejoindre en esprit qu'au moment où il fut véritablement répandu ; le souffle de l'Esprit ne peut pas ne pas nous ramener au moment où il jaillissait du corps crucifié pour nous ¹³.

C. De la mémoire à l'offrande et à la communion

Nous voudrions maintenant situer la mémoire à l'intérieur du mouvement sacrificiel et montrer que c'est le même mouvement qui porte le chrétien à se rendre présent par la mémoire, dans l'Eglise et avec la force de l'Esprit, au sacrifice du Seigneur, à communier au corps du Christ mort et ressuscité et à son corps qui est l'Eglise, enfin à offrir à Dieu toute sa vie en action de grâce dans le Christ. Mémoire (anamnèse), communion et sacrifice (anaphore) se compénètrent et s'enrichissent mutuellement.

C'est le terme de présence qui nous donne la clé de cette interdépendance. La mémoire est présence, présence à Dieu, présence aux autres, présence au Christ mort et ressuscité, présence à soi. Mais cette présence n'est pas passive, elle implique que l'on se rende présent, elle implique une présentation et une offrande de soi-même, comme elle implique une union qui aille bien au-delà de la simple juxtaposition spatiale.

a) de la mémoire à l'offrande

Suivons donc le simple fidèle dans sa démarche qui le conduit à la messe, c'est-à-dire au Christ mort et ressuscité, à l'offrande de soi, et, éventuellement, à la communion. Il est évident que le simple fidèle, qui va à la messe, sait depuis toujours, plus ou moins confusément, qu'il va rencontrer dans l'Eglise le Seigneur mort et ressuscité pour son salut et la pauvre femme qui dit son chapelet en offrant à Dieu, qui a souffert pour elle, ses propres misères et celles de sa famille, rejoint bien autrement la Passion que le prêtre distrait par quelque savante considération théologique ¹⁴. Voilà donc le chrétien qui se rend à l'Eglise et ce premier pas exprime déjà la volonté de

13. Cette présence par la mémoire dans l'Esprit garde son caractère mystérieux et sacramentel ; elle demeure dans l'obscurité de la foi, tout comme la présence spatiale du Christ, caché sous les apparences du pain et du vin.

14. Il est évident que l'idéal est entre ces extrêmes.

se rendre présent au Seigneur. Le voici à l'Eglise, il a rejoint les fidèles, groupés autour du prêtre et le Christ lui est présenté : « ceci est mon corps, ceci est mon sang ». C'est ici que, malgré des efforts récents, la liturgie aurait encore quelques progrès à faire pour l'aider à se souvenir de Jésus-Christ ressuscité d'entre les morts, et à raviver son souvenir. Certes l'Evangile lui a été annoncé tout au long de sa formation chrétienne, lui communiquant la mémoire de l'Eglise, puisqu'il n'a pas connu le Christ selon la chair, et la liturgie de la parole a rafraîchi sa mémoire, mais on pourrait souhaiter que les chrétiens rassemblés aient mieux encore la possibilité de se rendre présents dans l'Esprit au Christ passant de ce monde à son Père.

A la messe, le fidèle est donc rendu présent à la Passion et la Résurrection. Ces événements qui étaient lointains, inexistants, lui deviennent présents tout à coup. Il est mis en présence, confronté à ce corps livré pour nous, à ce sang versé pour nous. Il lui est donné, dans l'Esprit, une mémoire efficace du sacrifice du Seigneur. Son propre salut s'accomplit à ses yeux et il lui est donné d'y acquiescer et de le faire passer en vie. Car si le Chrétien est rendu présent au Sacrifice du Seigneur, c'est pour y faire confluer sa propre existence, c'est pour faire de sa vie un sacrifice qu'il puisse joindre à celui du Christ. Cette vie qui pourrait lui paraître absurde est illuminée au contact du Christ, elle devient complément de la Passion rédemptrice. Il est invité à la ressaisir, à en faire mémoire, à la présenter à Dieu. Il peut alors offrir lui-même dans l'action de grâce avec toute l'Eglise le Corps et le Sang auxquels il a mêlé son travail, ses épreuves, ses joies, ses résolutions. Sa vie a rejoint le grand fleuve qui l'entraîne vers l'éternité, elle a pris son sens véritable.

b) de la mémoire à la Communion

S'il veut donner à la messe sa pleine signification, le chrétien doit encore, obéissant à la parole du Seigneur : « prenez et mangez », communier au corps du Christ, son corps humain et son corps mystique qui est l'Eglise. Cette communion est bien le terme vers lequel tend son effort de mémoire ; car la mémoire qui est une activité de l'esprit — dans l'Esprit — vise non seulement à ce qui pourrait être l'équivalent d'une simple juxtaposition spatiale mais à une intériorité réciproque, à une présence totale, à l'unité du corps du Christ, exprimée par la manducation et l'assimilation du corps eucharistique. Par la communion, le chrétien s'associe de plus près au Christ ressuscité qui devient sa nourriture pour la route à venir. Il rejoint aussi dans une intimité plus grande tous ses frères chrétiens, ceux qui nous ont quittés, comme les chrétiens des temps futurs. Avec l'Eglise rassemblée dans le Christ, il devient ferment d'unité et de réconciliation pour tous les hommes, « pour rassembler dans l'unité les enfants de Dieu dispersés » (Jn 11, 5. 2).

Ainsi donc la mémoire dans l'Esprit, nous rendant présent au Christ, à notre propre vie, à toute l'Eglise, participe-t-elle au mouvement d'intégration, de récapitulation de nous-même et de toute l'humanité dans le Christ.

Conclusion

En résumé nous pouvons retrouver dans l'Eucharistie tous les aspects que nous avons analysé dans notre première partie.

A la messe notre mémoire participe dans l'Esprit à l'éternité divine dans la mesure où elle nous permet de surmonter la multiplicité temporelle et de nous rendre présents bien au-delà de l'instant.

Nous sommes rendus présents aux événements du passé et d'abord à l'Événement central de l'histoire qu'est la Pâque du Seigneur. Nous sommes rendus présents aux autres, au Christ d'abord sous toute sa dimension historique, à nos frères chrétiens de tous les temps, nous sommes rendus présents à nous-mêmes, puisque la Passion et la Résurrection nous apportent la clé et le sens de notre propre existence, enfin nous sommes rendus présents à Dieu, puisque nous sommes entraînés par le Christ vers l'éternité de Dieu.

Nous avons conscience d'avoir laissé de côté bien des aspects essentiels tels que l'ouverture de la mémoire vers l'avenir dans l'attente du retour du Seigneur¹⁵, et la fonction sacerdotale dans l'Eglise¹⁶. Notre propos fut surtout de montrer comment la mémoire dans l'Esprit nous permet de remettre le Sacrifice du Seigneur au centre de l'histoire, et de notre propre vie.

Car il était nécessaire que l'humanité entière fut par la Messe en prise directe sur l'événement qui est à la fois la clé et la réalisation, l'explication dernière et l'accomplissement de son histoire et il n'y aura pas assez de l'histoire du monde pour que les hommes en réalisent la portée. A la crête de la vague du temps court le drame de l'aventure humaine : le Christ de la Passion et de la Résurrection reste présent à chaque instant de cette histoire.

33 - Bordeaux - Caudéran

B. FAIVRE, S.J.

16 Avenue Félix - Faure

15. Disons seulement que la mémoire de l'Eglise ne la ramène pas à un point quelconque du temps qu'il s'agirait d'éterniser, mais à ce point où le temps débouche sur l'éternité, où le Christ passe de ce monde à son Père ; ce recul apparent ouvre sur la totalité du temps et donc sur l'avenir.

16. Saint Paul évoque cette fonction en *Rm* 15, 15-16 : « Je vous ai cependant écrit assez hardiment par endroit, comme pour raviver vos souvenirs, en vertu de la grâce que Dieu m'a faite d'être un officiant du Christ auprès des païens, prêtre de l'Evangile de Dieu, afin que les païens deviennent une offrande agréable, sanctifiée par l'Esprit Saint.